

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Faire saillir le quotidien ? Les formes aphoristiques françaises contemporaines

Laure Sauvage 

Volume 21, numéro 1, 2024

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1111547ar>

DOI : <https://doi.org/10.26522/vp.v21i1.4690>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Résumé de l'article

Après avoir exploré les tensions entre le quotidien et l'aphorisme poétique contemporain, ainsi que la façon dont les évolutions récentes de ce genre les reconfigurent, l'article s'emploie à montrer que le genre aphoristique s'avère particulièrement à même d'approcher la nature de cette notion labile, en vertu de caractéristiques essentielles découlant de sa brièveté, mais aussi de sa structure conflictuelle, entre saillance et sérialité. S'y déploie alors un geste éminemment paradoxal de légitimation du quotidien dont la dimension politique est active à différents niveaux.

Citer cet article

Sauvage, L. (2024). Faire saillir le quotidien ? Les formes aphoristiques françaises contemporaines. *Voix plurielles*, 21(1), 96–108.
<https://doi.org/10.26522/vp.v21i1.4690>

© Laure Sauvage, 2024



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Faire saillir le quotidien ? Les formes aphoristiques françaises contemporaines

Laure Sauvage, Université Bordeaux-Montaigne

Résumé

Après avoir exploré les tensions entre le quotidien et l’aphorisme poétique contemporain, ainsi que la façon dont les évolutions récentes de ce genre les reconfigurent, l’article s’emploie à montrer que le genre aphoristique s’avère particulièrement à même d’approcher la nature de cette notion labile, en vertu de caractéristiques essentielles découlant de sa brièveté, mais aussi de sa structure conflictuelle, entre saillance et sérialité. S’y déploie alors un geste éminemment paradoxal de légitimation du quotidien dont la dimension politique est active à différents niveaux.

Mots-clés

Aphorisme ; Forme brève ; Contemporain ; Quotidien ; Banal ; Saillance

« L’amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs », « L’esprit est toujours la dupe du cœur », « Il y a des Héros en mal comme en bien » (La Rochefoucauld 424 ; 444 ; 458). Nous pourrions multiplier les citations : à première vue, les formes gnomiques ont bien peu à voir avec le quotidien. La maxime classique, qui en est l’une des variations génériques historiques les plus importantes, le manifeste exemplairement. Elle s’appuie, comme le montre Monique Nemer, sur deux « éléments constitutifs du vrai », « impersonnalité et éternité » (489). Elle se caractérise donc, conformément à son étymologie (*maxima sententia*, sentence la plus générale), par une grande généralité, qui, parfois alliée à une hauteur de ton, l’empêche *a priori* de prendre en charge le quotidien. À cela s’ajoute le fait que les formes gnomiques se situent davantage du côté de la loi que de l’expérience. Elles se tiendraient alors à distance de la contingence, du particulier, de l’anecdotique, hors de tout temps, figées dans une impersonnalité surplombante, synthèse souveraine et donc aux antipodes de la quotidienneté¹. Il en va pourtant autrement du versant poétique de l’aphorisme contemporain, où la place du quotidien est tout à fait fondamentale. Celui-ci apparaît certes en tension avec ce qui demeure une forme gnomique, malgré une problématisation de ce rapport à la vérité, mais l’aphorisme accueille désormais le banal, l’anecdotique et le mineur.

L’aphorisme poétique contemporain se situe donc à la confluence d’un double mouvement. D’abord, une évolution exogène qui relève de l’histoire des idées. Maryline Heck parle

d'« effervescence théorique autour du quotidien, qui s'invente précisément comme notion au XXe siècle, plus particulièrement entre 1945 et 1980 » (4). Michael Sheringham précise pour la période plus contemporaine : « Au tournant des années quatre-vingt-dix, le mot de 'minuscule' et le culte du 'micro', du 'peu', du 'mineur' [...] prirent une importance considérable, témoignant d'[un] vaste mouvement vers la proximité » (366-367). Ensuite, un mouvement endogène, également très général : celui de la promotion du trivial en poésie. Depuis Baudelaire et de façon accrue au vingtième siècle, se déploient des conceptions de la poésie qui, davantage que la sublimation, revendiquent une proximité avec le réel. Le surréalisme occupe une place de choix dans cette évolution, qui, de machine à coudre en parapluie, n'a cessé d'accueillir les objets et la réalité les plus banals.

On peut alors faire l'hypothèse que l'aphorisme poétique contemporain, précisément en raison des tensions avec cette notion de quotidien, est un lieu particulièrement fécond pour l'approcher en évitant le « piège » souligné par Sheringham d'une « surévaluation de la quotidienneté, qui lui ferait justement perdre ce caractère résiduel, ordinaire, habituel qui la définit » (19). L'absence de narrativité et la fragmentation qui caractérisent ce genre, permettent un rythme singulier à même de rendre compte de la nature du quotidien, alors qu'une volonté de prêter attention à l'infime le rend paradoxalement insaisissable.

Aphorisme et quotidien : tensions et évolution générique

Si aphorisme et quotidien semblent *a priori* antithétiques, l'accueil de la quotidienneté dans l'aphorisme poétique contemporain est dans un rapport d'influence réciproque avec l'évolution du genre et notamment avec deux éléments. D'un point de vue énonciatif d'abord, l'indéniable et progressive subjectivation du genre aphoristique fait désormais massivement place à des voix davantage personnelles (Nemer). Dans la mesure où cette présence du sujet vient surprendre l'horizon d'attente des lectrices et lecteurs d'aphorismes qui restent imprégnés du modèle traditionnel, elle met en avant la tension entre singularisation et impersonnalisation. Ensuite, d'un point de vue générique, cette subjectivation est liée aux hybridations entre le recueil aphoristique et les notes, journaux ou carnets – genres poreux qu'il ne s'agira pas ici de chercher à distinguer. Elle joue donc sur un double niveau : d'une part, l'énonciation se fait plus personnelle au sein des formes aphoristiques elles-mêmes, d'autre part, des formes aphoristiques se mêlent, dans les journaux et carnets, aux notes, réflexions ou passages narratifs, mélange dont on peut supposer

qu'il suscite une lecture davantage contextuelle. Les œuvres de Jean-Louis Giovannoni, Philippe Denis, Pierre Peuchmaurd, Antoine Émaz et Christian Doumet présentent par exemple une telle hybridation. Cela se traduit, chez Émaz et Giovannoni, par une évolution au fil des recueils. Le premier, après avoir regroupé et isolé les aphorismes en séries dans *Lichen*, *lichen* et *lichen, encore*², les dissémine dans les recueils de notes ultérieurs. On constate un mouvement analogue au sein de l'œuvre de Giovannoni. Si les premiers recueils aphoristiques, et notamment *Les mots sont des vêtements endormis* publié en 1983, sont assez homogènes du point de vue énonciatif, la parution en 2019 de l'anthologie *Le visage volé* fait intervenir une diversification au sein du recueil que son ordre chronologique manifeste. Les poèmes qui la composent, contiennent des formules aphoristiques, mais l'intégration fréquente de celles-ci à des ensembles plus suivis dilue leur impersonnalité. Cette diversité apparaît sous un autre jour en 2023 dans *Le grand vivier* : la présence de dates, au sein de ce journal, ainsi que les nombreuses références explicites à la pandémie et au confinement de 2020 rattachent les aphorismes dont la formulation est la plus impersonnelle et générale au sujet biographique et à un contexte précis. Ici aussi, c'est l'écart vis-à-vis de la tradition générique qui permet de rendre la tension particulièrement sensible.

Un examen de la place et de la nature du détail au sein des aphorismes poétiques contemporains permet également d'envisager ces deux pôles comme tension. La présence des détails y est en effet importante et contraste à première vue avec le modèle canonique d'énoncés impersonnels, abstraits et généraux. On pourrait postuler une incompatibilité entre le genre de l'aphorisme, du côté de cette généralisation abstraite appelée par une certaine forme de pensée, et un quotidien singulier et concret. Les objets génériques propres à l'aphorisme auraient vocation à dire l'essence et ne sauraient s'accommoder du détail, qui relève de l'accidentel³. Cette bipartition n'est pourtant pas si nette à la lecture des textes. Les détails, certes, ancrent dans un univers singulier. De fait, les noms propres, mais aussi les objets quotidiens sont accueillis dans l'aphorisme poétique contemporain, phénomène que l'on observe par exemple chez Denis : « Ce que je rapporte de mes marches a la légèreté/du parapluie que je n'ai pas ouvert malgré/le gros temps » (*Notes lentes*, non paginé). Mais si le « devoir du poète » est, selon Jean-Michel Maulpoix, d'« [a]rticuler le quotidien à la question » (je souligne), celle du « sens de notre condition » et de notre « finitude », il lui faut atteindre « ce degré d'impersonnalité qui rendra directement lisible au lecteur la part d'énigme de sa propre expérience » (129). Le quotidien lui-même se tient, tout comme l'aphorisme poétique, dans cette tension entre générique et singulier, entre commun et

particulier. Dans *Le grand vivier*, Giovannoni écrit : « Parler seul n'est plus signe de folie » (29). L'environnement cotextuel du journal favorise une lecture de l'énoncé qui s'appuie sur le contexte exceptionnel du confinement du printemps 2020 pour évoquer le vacillement des habitudes et des normes – ici celle de la folie – qu'un brusque accroissement de la solitude a occasionné. Cette lecture contextuelle est en outre favorisée par l'adverbe « plus » qui, en sanctionnant une évolution, suggère la rupture que constitue l'événement. Pourtant, on peut également, en s'appuyant sur la discontinuité du texte, faire une lecture davantage généralisante de cet aphorisme qui, en pointant la labilité de la norme, vient peut-être en interroger la pertinence. La tension est alors intrinsèque à la formule qui rejoint en cela la préoccupation de l'articulation propre au lyrisme.

Dire que l'aphorisme poétique fait désormais la part belle au détail, c'est rendre nécessaire une interrogation sur la nature même de celui-ci. Il est défini par le *Dictionnaire de l'Académie française* comme un « élément particulier et précis d'un ensemble » et, par affaiblissement, comme un « élément accessoire, fait secondaire sur lequel on passe légèrement ». De fait, Marine Ricord souligne que la notion de point de vue est fondamentale pour parler de détail (4). La visée interprétative est donc au premier plan : le détail est « construit » (6). Un exemple particulièrement prégnant dans l'aphorisme est le ménagement de la double lecture de l'article défini : il peut souvent être lu simultanément de façon singularisante et généralisante. Même quand la première est nettement privilégiée par la syntaxe ou le contexte, l'isolement, mais aussi la tradition de genre, induisent une lecture symbolique : c'est le cas de la mention du parapluie chez Denis évoquée plus haut⁴.

Cette tension entre généralisation et singularisation recoupe partiellement une question thématique : le détail semble ainsi avoir une valeur différente dans l'aphorisme selon qu'il appartient au monde naturel ou artificiel, ce qui en infléchit l'essence même. Les détails relevant du monde artificiel, industrialisé, ancrent inévitablement l'énoncé dans un univers spatio-temporel et culturel plus ou moins précis. C'est souvent le cas dans *Fatigues* de Peuchmaurd, via l'inscription d'objets manufacturés dans le texte. « Mon ordinateur ne veut pas d'égarants. Il propose garants » (105), y écrit-il notamment. Ces détails situent délibérément le propos du côté de la trivialité et de la platitude⁵. On peut alors remarquer l'évocation courante de restes, débris et déchets, tout particulièrement chez Émaz : « Les épiluchures de légumes, c'est la poubelle noire. Les bouteilles en plastique, la poubelle jaune. Il faut des règles de vie » (*LE* 23). Ces objets, nous

l'apercevons, sont associés à l'espace domestique privé. L'accueil d'un quotidien industrialisé témoigne d'un décalage par rapport au quotidien de l'École de Rochefort par exemple, davantage tourné vers l'univers naturel. Mais celui-ci est également présent dans l'aphorisme, à travers des détails souvent moins singularisés. Ceux-ci renvoient à des réalités plus universelles, ce qui se traduit par un vocabulaire moins spécifique, et sont rattachés à une vision plus traditionnelle de la poésie. Dans l'œuvre aphoristique de Denis, nombreux sont les petits objets naturels, « bogue » (*Églogues*, 56), « bâton » (*NL*) ou insectes – « chenille » ou « mouche » dans *Petites phrases de vaine adresse* (non paginé), par exemple. Même quand ces éléments – c'est notamment le cas pour les insectes – prennent à rebours toute sacralisation, leur singularisation moindre induit une lecture davantage symbolique. Blanchot souligne l'importance de la dimension thématique pour la lier à l'humanité : « Le quotidien est humain. La terre, la mer, la forêt, la lumière, la nuit ne représentent pas la quotidienneté, laquelle appartient en premier lieu à la dense présence des grandes agglomérations urbaines » (362). Le détail, donc, est simultanément le petit au sens propre et l'*apparemment* insignifiant, par où la tension avec le genre aphoristique se fait le plus sentir.

Cette importance quantitative des détails ne doit pourtant pas être radicalisée : si l'évolution est sensible, elle ne prend sens que dans son contraste avec la persistance de formulations qui correspondent davantage au modèle aphoristique traditionnel. Or, celui-ci n'est pas si antithétique avec le quotidien qu'on pourrait le croire de prime abord. Les premiers recueils de Giovannoni convoquent un nombre restreint de mots, globalement très généraux – *intérieur*, *espace*, *choses*, *bord*, *monde*, etc. Dans *Ce lieu que les pierres regardent* par exemple, nul détail, mais on insiste sur la tentative, à travers les aphorismes, d'explorer la relation du corps au monde et à ses limites, ainsi que la place du langage dans cette interaction. Citons : « Peut-être que le corps/n'est que le début de l'imprononçable » (21), « C'est la parole des autres/qui te donne un corps » (30) ou « N'a d'existence en ce monde/que ce qui se tient/hors de soi » (44). La quotidienneté d'un rapport au monde est ici approchée non par la singularisation du détail, mais par la dimension phénoménologique de la parole poétique qui procède par transpositions et infléchissements constants⁶. Sheringham soulignait cette dimension commune sur laquelle je reviendrai : « Le générique – par opposition au spécifique – est au cœur du quotidien » (126).

Une structure propice à la saisie du quotidien

À rebours de la tension notée initialement, la structure même de l’aphorisme poétique contemporain semble particulièrement à même de saisir le quotidien pour lui-même, sans le rendre extraordinaire ou en faire spectacle. Heck évoque cette singularité des « écritures du quotidien » aujourd’hui : elles « s’attachent à dire le quotidien pour lui-même, celui-ci n’étant plus soumis à un projet poétique qui viserait à le transcender » (3). Cette tendance est présente en poésie. L’infléchissement que subit l’histoire de la poésie au milieu du vingtième siècle affecte, selon Gaëtan Picon, la frontière entre le poétique et le non-poétique, « au profit du réel » : la poésie ne choisirait plus de « poétis[er] l’univers », mais de « fai[re] de la poésie » avec le réel, sans chercher à la transmuier (199). Au-delà de cette présence thématique, l’aphorisme poétique se montre à même de rendre la teneur de ce que Sheringham appelle, à la suite de Blanchot, un « degré de la vie humaine » (25).

Cette proximité de l’aphorisme et du quotidien vient d’abord de sa brièveté, caractéristique essentielle dont découlent des traits susceptibles de rendre compte de ce qu’on pourrait appeler la *texture* du quotidien. Premièrement, une certaine authenticité ou justesse. La concision propre au genre interdit toute extension de la description. L’aphorisme se garantit ainsi de la construction littéraire et peut mimer une instantanéité. Même si celle-ci est reconstruite – donc paradoxalement médiée – la rapidité aphoristique produit l’« effet de réel » que Gérard Dessons rattache au bref (67) et permet de restituer une expérience de la quotidienneté (par opposition au roman réaliste par exemple⁷). La brièveté permet ensuite de très nombreux changements de focale, sans médiation. En produisant un texte discontinu, elle rend possible un jeu sur les échelles et provoque des ruptures de point de vue susceptibles de rendre contigus le minuscule et le gigantesque. On passe ainsi sans articulation de la plume au ciel, à la même page de Denis (*NL*), de l’araignée à l’éléphant et du mouchoir à l’azur chez Peuchmaurd (45), variations de grandeur qui présentent une affinité avec notre perception du réel. La structure du texte entraîne alors une certaine bigarrure qui voit se mêler les objets les plus hétérogènes. La diversification énonciative, corrélative de l’hybridation générique que je relevais, se traduit par l’intégration de voix, parfois au discours direct, dans des énoncés qui ne relèvent pas toujours de la forme-aphorisme. Les recueils accueillent alors des fragments du quotidien, en un collage apparent. Cette insertion est souvent signalée par des guillemets et n’est pas forcément introduite chez Émaz : « ‘C’est un poète très fort’. Je l’imagine obèse » ou « ‘Vous dites un peu la même chose’. ‘Vous, non ?’ » (*LE*, 27). Dans

ce deuxième exemple, la réponse que l'on suppose être celle du poète redouble cette proximité, en thématissant le parallèle entre parole poétique et parole quotidienne. L'ensemble de ces qualités que la brièveté gouverne, confère donc aux recueils une ressemblance structurelle avec la quotidienneté telle qu'elle s'éprouve. Ainsi, nulle mise en sens surplombante dans des œuvres qui offrent à la lecture le heurt d'éléments que rien n'articule et qui transpose une appréhension fondamentalement discontinue de la réalité.

La structure des recueils d'aphorismes assure en outre un équilibre entre les deux volontés contradictoires d'une part de donner à voir le quotidien, qui est par essence l'« *inaperçu* » pour Blanchot (361), ce par quoi il devient remarqué donc remarquable et, d'autre part, d'en préserver la nature banale et triviale. Blanchot écrit en effet : « Le quotidien nous renvoie donc toujours à cette part d'existence inapparente et cependant non cachée, insignifiante parce que toujours en-deçà de ce qui la signifie » (361). Le caractère fragmentaire des recueils permet une intensité par le seul isolement. L'aphorisme peut alors placer sous nos yeux ce qui d'ordinaire reste inaperçu, rendre saillants certains éléments tout en maintenant leur nature. Gilles Froger suggère cette attention paradoxale : « Est-ce que la littérature du fragment et du discontinu, après tout, ne relève pas pour une bonne part de cela : un goût, une passion, une insistante attention apportée au détail ? » (175). Les aphorismes se démarquent alors du fait divers, qui suppose la spectacularisation ou du moins l'insolite, tout comme de la sublimation. Cette aspiration à la saisie d'un réel accueilli pour lui-même est suggérée par Émaz, qui écrit dans *Lichen, lichen* : « Aucun arrière-pays » (33). La multiplication des aphorismes et donc la nature sérielle des recueils produit une accumulation susceptible de rendre compte d'un rythme.

Mais n'occultons pas le caractère conflictuel de cet équilibre : l'ambivalence de ce mouvement apparaît dans l'économie des séries d'aphorismes. Il s'agit souvent de varier les attaques et les modalités pour éviter l'indifférenciation et garantir une saillance de chaque aphorisme que la nature même du genre contre inévitablement. Les premières pages des *Mots sont des vêtements endormis* présentent, en dépit d'une grande homogénéité lexicale, des aphorismes aux attaques diverses : syntagmes nominaux sujets au sein de phrases assertives ou interrogatives, infinitifs, compléments circonstanciels, pronoms indéfinis⁸. Cette variation entre en conflit avec le nivellement qui résulte de la fragmentation : la structure même des recueils aphoristiques produit donc une tension entre une répétition et une saillance qui ne nécessite pas que le détail soit éloquent ou significatif. Elle est liée à une seconde tension entre l'accueil d'objets ou de petits faits pour

eux-mêmes et la forme gnomique qui tend à donner aux détails un sens qui les excède, voire à les constituer en symboles pour les mettre au service d'une connaissance non rationnelle. Pourtant, ce mouvement vers la connaissance se situe tout autant à un autre niveau, celui de la configuration de l'expérience qui nous rend disponibles au banal.

Revaloriser le banal ?

Au-delà de la volonté de rendre simplement compte du quotidien, cette présence au sein de l'aphorisme a également une fonction légitimante : il s'agit d'un mouvement paradoxal et peut-être impossible de mise en sens de l'ordinaire. Ce geste comporte une dimension politique indéniable, même si elle ne doit pas être arrimée à une unique finalité. L'isolement d'un petit fait apparemment anodin sert parfois bien sûr une fonction critique, sans que celle-ci soit forcément explicitée. L'ancrage dans une quotidienneté marchande et industrialisée en est le support, notamment chez Peuchmaurd : « Il existe, paraît-il, un 'sentiment de marché' qu'éprouveraient les 'investisseurs et autres opérateurs' » (81). L'incise et les guillemets mettent ici en évidence le mécanisme : il s'agit d'épingler un détail pour le donner à voir dans toute son incongruité, ce qui confère à l'aphorisme une tonalité satirique. Mais la portée axiologique du geste peut être tout autre. L'accueil du quotidien constitue aussi souvent une valorisation. L'aphorisme permet alors de légitimer, c'est-à-dire, en lui donnant un lieu, de rendre visible, sans idéalisation, le « sans événement » (Blanchot 363) qu'est le quotidien : cela revient, en le soustrayant à son étymologie (*anekdota*, choses inédites), à publier l'anecdotique. Les recueils *Chaussure* et *Remarque* de Nathalie Quintane relèvent de cette démarche. En rendant l'inaperçu saisissant, ils constituent une invite à en sonder les significations plutôt qu'une mise en sens. La quatrième de couverture de *Chaussure*, après la simplicité résolue du titre, revendique fortement ce caractère littéral : « *Chaussure* n'est pas un livre qui, sous couvert de chaussure, parle de bateaux, de boudin, de darwinisme ou de nos amours enfantines. *Chaussure* parle vraiment de chaussure ». Il s'agit alors de susciter chez les lectrices et lecteurs une certaine posture et de développer un savoir de l'instant qui soit plutôt une attention au monde, voire un comportement, comme l'écrit Sheringham (21), qu'un ensemble de contenus. Dans *Chaussure*, ce sont surtout les dimensions visuelle et haptique qui sont sollicitées. Nous lisons par exemple : « Dans les vitrines des magasins, les chaussures ont les lacets noués » (11) ou « Si j'ai enfilé des chaussettes épaisses, mes chaussures me paraîtront plus petites » (14, la typographie appartient au texte). Ici, le jeu typographique sur la taille de la police

propose une traduction visuelle de la sensation, transposition qui sollicite ce rapport d'attention chez les lectrices et lecteurs. Dans *lichen, encore*, Émaz soustrait ce qu'on appelle les « bruits de fond » à l'indifférenciation : « Le chuintement du gaz ou la vibration d'un frigo : certains bruits sont si familiers qu'on ne les entend plus » (20) et, plus loin : « À l'oreille, ce doit être un tractopelle JCB qui recule » (53). Dans ce deuxième exemple, le complément initial mime avec humour l'identification connaissance des oiseaux à leur chant et cet écho, au-delà du clin d'œil que produit le décalage trivial, met l'accent sur la contagiosité de ce rapport d'attention au monde. À travers l'isolement de petits faits ou objets, l'aphorisme recherche donc une intensité paradoxale du mineur.

Cette dimension politique repose également sur le lien qu'instaure une telle présence du quotidien. Le banal est par excellence le lieu d'un commun, ce que suggère Blanchot :

Le quotidien échappe. Pourquoi échappe-t-il ? C'est qu'il est sans sujet. Lorsque je vis le quotidien, c'est l'homme quelconque qui le vit, et l'homme quelconque n'est ni à proprement parler moi ni à proprement parler l'autre, il n'est ni l'un ni l'autre, et il est l'un l'autre dans leur présence interchangeable, leur irréciprocité annulée, sans que, pour autant, il y ait ici un « Je » et un « alter ego » pouvant donner lieu à une *reconnaissance dialectique*. (364)

Il est dès lors, au sein de l'œuvre, le socle privilégié d'un partage possible, ce qui lui donne une valeur particulière. Irati Fernández-Erquicia le souligne : le quotidien est un « lien social avec le lecteur » (113). Celui-ci se manifeste notamment quand les recueils intègrent des énoncés présentant un noyau narratif minimal. La situation tout juste esquissée produit un effet de reconnaissance et, ainsi, fait advenir ce lien. On peut à cet égard mentionner les recueils *Je sais* et *Je sens* d'Ito Naga qui font précisément appel à l'expérience commune. On lit dans le deuxième : « Je sens qu'elle a trop envie de parler pour écouter l'autre » (71). Ce personnage minimal n'est singularisé que par son genre, son désir et la conséquence de celui-ci : c'est peu dire qu'il est, avec la situation, un archétype que les lectrices et lecteurs doivent pouvoir identifier, en ayant recours à leur expérience. Citons également Émaz dans *lichen, encore* : « Quand un éloge bascule sur un 'ce que je n'ai pas compris...', se méfier » (59). La substantivation de l'expression « ce que je n'ai pas compris » suggère que les lectrices et lecteurs sont à même de lui attribuer un contenu sémantique et donc, s'appuie sur le même mécanisme de reconnaissance. L'emploi de l'infinitif « se méfier », dénué de toute actualisation, vient ensuite appuyer le caractère partagé de la situation. Cette proximité est thématisée par Doumet qui écrit, dans *Aphorismes de la mort vive* : « Cortazar : l'histoire d'un homme qui ne parvient pas à ôter son pull-over. (Moi) » (29). Le

caractère délibérément trivial d'une intrigue associée, en une formule ramassée, à un auteur majeur, suscite d'emblée l'identification, dont le monosyllabe lapidaire entre parenthèses suggère le caractère immédiat et sans appel.

Cette recherche d'un commun apparaît notamment dans une attention prêtée à la quotidienneté du langage dans les formes plus strictement aphoristiques : la réflexivité inhérente au genre se fixe sur la place de la banalité dans la langue dite littéraire. L'aphorisme s'empare alors d'un langage quotidien, souvent utilitaire, et dont le caractère stéréotypé est parfois connoté péjorativement. Il s'agit de mettre à profit la concision aphoristique pour soustraire des « formules toutes faites » à leur cristallisation. Les diverses formes de détournement, qui produisent régulièrement un effet comique, permettent aux lectrices et lecteurs d'éprouver cette fixation du langage. Elles interviennent notamment fréquemment dans l'œuvre de Peuchmaurd. Nous lisons par exemple dans *Fatigues* : « Ce qui tombe sous le sens ne se relève jamais » (113). La syllepse produit une défamiliarisation en donnant à entendre autrement l'expression. L'énoncé, par ailleurs, redouble cette distance en thématissant la question du poncif. Le sème de la chute dévalorise ainsi l'évidence que l'aphorisme vient bousculer. Cette pratique du détournement n'est absolument pas nouvelle et a notamment été adoptée, à la suite de Lautréamont, par les surréalistes, d'où le titre de l'ouvrage de Marie-Paule Berranger qui s'y intéresse, *Dépaysement de l'aphorisme*. Elle insiste sur sa dimension provocatrice et polémique, notamment dans les premiers temps du mouvement surréaliste (27-62).

Pour la période qui nous occupe, l'aphoriste peut aussi donner à voir les lieux communs par un écart minimal qui n'est pas forcément détournement. Nous lisons chez Émaz : « Épitaphe : 'c'était quelqu'un' » (*LE*, 55). La formule, en proposant le contexte sommaire de l'inscription funéraire, permet de faire entendre les deux sens du pronom, simultanément homme illustre et quidam. La polysémie suscite la connivence avec les lectrices et lecteurs et si elle suggère que tout quelqu'un est *quelqu'un*, la dimension subversive de la formule demeure en suspens et reste en tout cas minimale. Le lieu commun et l'expression figée trouvent alors aussi à s'inscrire dans l'aphorisme poétique contemporain selon une logique qui n'est plus celle de l'écart et de la défamiliarisation subversive. Ils sont valorisés justement dans leur propension à ménager un partage. Dans le même recueil, on lit : « N'en pouvoir mais » (21). C'est par le simple isolement que la formule est donnée à entendre. La nudité de l'énoncé exhibe le caractère figé de l'expression familière et avec lui la convention sur laquelle elle repose, sans qu'il soit question d'un quelconque

détournement ici. L'accueil de cette langue quotidienne que l'aphorisme rend manifeste, constitue alors un geste de valorisation du banal en ce qu'il est support d'un partage.

Conclusion

« Le quotidien fait-il référence à un contenu objectif, défini par un type d'activité particulier (journalier), ou vaut-il mieux le penser à travers des concepts tels que le rythme, la répétition, la festivité, l'ordinaire, le non-cumulatif, la sérialité, le générique, l'évident, le donné ? », s'interroge Sheringham (19). Il ne s'agira évidemment pas de répondre ici, mais de constater que la présence massive de la quotidienneté dans l'aphorisme contemporain se déploie selon des modalités diverses et qui peuvent à première vue sembler contradictoires. Le trivial et le banal n'y sont pas dévalués, mais font au contraire l'objet d'un accueil qui se voudrait sans transfiguration. Le genre est alors un lieu privilégié pour explorer les paradoxes inhérents à cette notion de quotidien. Réciproquement, s'interroger sur son inscription diverse dans l'aphorisme met au jour les évolutions du pan poétique du genre et souligne ce qu'on pourrait appeler un affaiblissement générique par rapport à ses critères de définition traditionnels. Cette distance vis-à-vis de la tradition est fondamentale parce qu'elle permet de mettre l'accent sur le rôle de l'horizon d'attente dans cette dynamique. La tension essentielle entre saillance et sérialité est plus que jamais aiguë en ce qu'elle cherche à prévenir tout arrimage symbolique, mais le facilite en même temps, en s'appuyant sur des mécanismes de lecture influencés par la tradition générique.

Bibliographie

- Berranger, Marie-Paule. *Dépaysement de l'aphorisme*. Paris : José Corti, 1988.
- Blanchot, Maurice. *L'entretien infini*. Paris : Gallimard, 1969.
- Denis, Philippe. *Églogues*. Paris : Mercure de France, 1988.
- . *Notes lentes*. Genève : La Dogana, 1996.
- Dessons, Gérard. *La voix juste. Essai sur le bref*. Paris : Manucius, 2015.
- Dictionnaire de l'Académie française*. Neuvième édition. <https://www.dictionnaire-academie.fr/editorial.html> Consulté le 14 mai 2023.
- Doumet, Christian. *Aphorismes de la mort vive*. Saint-Clément : Fata Morgana, 2018.
- Émaz, Antoine. *Lichen, lichen*. Paris : Rehauts, 2003.
- . *lichen, encore*. Paris : Rehauts, 2009.

- Fernandez-Erquicia, Irati. « Le quotidien et la poésie française contemporaine ». *RELIEF – Revue électronique de littérature française* 13.1 (2019). 105-116.
- Froger, Gilles. « Fragmentèmes ». *Espaces Temps, Continu/Discontinu. Puissances et impuissances d'un couple* 82-83 (2003). 173-180.
- Giovannoni, Jean-Louis. *Les mots sont des vêtements endormis*. Nice : Unes, 2014 [1983].
- . *Ce lieu que les pierres regardent*, suivi de *Variations*, *Pas japonais*, et *L'invention de l'espace*. Préface Gisèle Berkman. Castellare-di-Casinca : Lettres vives, 2009 [1984, 1990, 1991 et 1992].
- . *Le visage volé. Poésies complètes 1986-1991*. Nice : Unes, 2021.
- . *Le grand vivier*. Nice : Unes, 2023.
- Heck, Maryline. « Écrire le quotidien aujourd'hui : formes et enjeux ». *Elfe XX-XXI. Études de la littérature française des XXe et XXIe siècles* 8 (2019). <https://journals.openedition.org/elfe/1193> Consulté le 28 avril 2023.
- La Rochefoucauld, François de. *Réflexions ou sentences et maximes morales*. Dir. Laurence Plazenet. Paris : Honoré Champion, 2005 [1665].
- Laugier, Emmanuel. « Poétiser le witz ». *L'Étrangère* 45 (2017). Dir. Christine Dupouy, Alain Mascarou et Fabrice Schurmans. Bruxelles : La Lettre volée. 42-51.
- Maulpoix, Jean-Michel. *Adieux au poème*. Paris : José Corti, 2005.
- Naga, Ito. *Je sens*. Devesset : Cheyne, 2021.
- Nemer, Monique. « Les intermittences de la vérité. Maxime, sentence ou aphorisme : notes sur l'évolution d'un genre ». *Studi francesi* 26 (12/1982). 484-493.
- Peuchmaurd, Pierre. *Fatigues*. Montréal : L'Oie de Cravan, 2014.
- Picon, Gaëtan. *Panorama de la nouvelle littérature française*. Paris : Gallimard, 1988 [1949].
- Quintane, Nathalie. *Chaussure*. Paris : POL, 1997 [1995].
- Ricord, Marine, dir. *Le parti du détail : enjeux narratifs et descriptifs*. Paris-Caen : Lettres modernes Minard, 2002.
- Sheringham, Michael. *Traversées du quotidien : des surréalistes aux post-modernes*. Tr. Maryline Heck et Jeanne-Marie Hostiou. Paris : PUF, 2013 [2006].

Notes

¹ Je m'appuie ici sur les analyses du critique Michael Sheringham : « L'homogénéité est en revanche la pierre de touche de ce qui se situe au-delà du quotidien. Le 'processus d'homogénéisation' est l'essence du 'pour soi', qui s'incarne dans les sphères élevées de l'art, de la science et de la philosophie. Quelle que soit la sphère envisagée, la marque d'un comportement non-quotidien réside dans le fait qu'il tente de parvenir à une forme de synthèse, ce qui implique souvent de suspendre les réponses toutes faites » (46).

² Après une première mention complète des titres des recueils, ils apparaissent entre parenthèses sous la forme de leurs initiales quand il s'agit de donner les références des pages.

³ Sans toutefois que cette abstraction n'aille jusqu'à la conceptualisation.

⁴ Pour Emmanuel Laugier, cette mention d'un détail prosaïque « témoigne néanmoins d'une subjectivité non psychologisante » et l'économie de la phrase, imagée dans le parapluie resté fermé, permet au poète un « art minimal de l'allégorie » (48).

⁵ Elle rejoint alors significativement la définition de Blanchot : « Le quotidien, c'est la platitude (ce qui retarde et ce qui retombe, la vie résiduelle dont se remplissent nos poubelles et nos cimetières, rebuts et détritiques) » (357).

⁶ « La variation est comme un tenseur, faisant jouer entre elles ces trois données que sont le corps, le monde, le langage », écrit Gisèle Berkman dans la préface à la réédition du recueil (9).

⁷ Sheringham le note : « On pourrait toutefois rétorquer que le roman réaliste, comme d'autres célébrations du quotidien, échoue fréquemment à le rencontrer en tant que dimension de l'expérience humaine » (53).

⁸ Par exemple : « Ne plus croire que tu es peuplé de voix mais du bruissement de l'air » ; « Nous vivons avec des mots qui sont sûrement déjà morts » ; « Meurt-on vraiment dans son corps ? » ; « Rien, aucun signe ne t'indique le mot à dire, le geste à faire. Et tu continues » ; « Sous nos traits, ce visage à jamais tourné sur lui-même que seuls les murs savent refléter » (13-17).